

rien : toutes vos volontés seront exécutées.

—Jure aussi que tu ne te remarieras que deux ans au moins après ma mort.

—Je vous ai promis de ne me marier jamais.

—Jamais est bien long, dit M. Loncle.

—Je jure de ne me remarier que deux ans après la mort de mon mari, si j'avais la douleur de le perdre.

—J'ai encore une faveur immense à attendre de toi : mais sur celle-là je n'y compte pas, et cependant, ma chère femme, je mourrais content si je l'obtenais.

—Vos moindres désirs seront exécutés à la lettre, monsieur.

—Le lendemain de ma mort, tu ne manqueras pas d'écrire deux fois par jour le journal de tes moindres actions, ce journal qui m'eût rendu si heureux de mon vivant et qui est cause de la maladie qui me mine depuis quinze jours, et qui va m'emporter.

—Comment, monsieur, dit-elle, c'est le journal qui a causé votre maladie ?

—Oui, ma femme ; je voulais te le cacher, mais au lit de mort on peut tout dire. Je m'en vais dans l'autre monde par ton manque de confiance.

—Est-il possible ? dit M<sup>me</sup> Loncle ; c'est moi vous tue... je ne me pardonnerai jamais.

—Tu es toute pardonnée, dit le mari, pourvu que tu accomplisses ton serment et que tu tiennes régulièrement un registre de tes actions. Je ne sais ce qui va arriver de mon âme ; mais il me semble qu'elle sera heureuse de voltiger autour de toi et de lire en secret tes plus chères impressions.

M<sup>me</sup> Loncle sortit précipitamment de la chambre de son mari, courut à la cuisine et dit à sa vieille bonne de faire prévenir immédiatement le docteur Grégoire de passer à la maison.

Le docteur Grégoire, membre du conseil municipal de la ville de L..., était connu pour un des meilleurs joueurs de piquet de l'endroit ; il passait son temps à étudier le tempérament de Judith et de Lancelot, du roi de cœur et de la dame de trèfle ; c'étaient ses études médicales favorites. Il arriva aux Chenizelles, fort contrarié d'avoir été dérangé dans une partie importante, et perdit la tête complètement quand M<sup>me</sup> Loncle lui eut expliqué la maladie de son mari.

—M. Loncle est fou, s'écria-t-il ; j'ai eu raison de lui tirer du sang et de l'affaiblir par tous les moyens possibles... Vous dites qu'il est malade à cause d'un journal... qu'est-ce que ça ?... Il n'en est pas question dans le gros dictionnaire de l'Académie de médecine.

—Enfin, monsieur Grégoire, que faut-il faire ?

—Rien, madame, rien.

—Voulez-vous lui parler ? demanda M<sup>me</sup> Loncle.

Le médecin, qui avait laissé sa partie de piquet interrompu, dit que sa présence était inutile au près du malade, et qu'il serait plus prudent de consulter le docteur attaché à la maison d'aliénés du département. Là-dessus il sortit, laissant M<sup>me</sup> Loncle plus embarrassée que jamais. Elle donna quelques ordres à sa vieille bonne et revint auprès du malade, qui paraissait assoupi.

M<sup>me</sup> Loncle alors s'assit auprès de la petite table, et ses yeux tombèrent justement sur le fameux journal de son mari, dont il ne donnait plus communication depuis longtemps. Elle l'ouvrit machinalement, le parcourut et reconnut des passages qui trahissaient l'idée fixe de M. Loncle. C'étaient des plaintes, des regrets écrits en style bourgeois, qui malgré tout trahissaient un chagrin profond. Quelque temps avant sa maladie, son mari avait écrit :

"Quest-ce que la vie sans confiance ? Une île déserte, un rocher aride. Ma femme a changé ma maison en rocher ; j'y suis seul et abandonné....."

(A continuer.)

Un Parisien rencontrant aux bains de mer un vieil ami de sa famille :

—Vous avez une mine superbe.

—Oui. Mais une chose m'inquiète un peu. — Quand je marche, je commence à me dire : "Comme j'ai encore de l'élasticité !"



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Annonces: Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes réclames d'argent.

LE CANARD, Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 25 Septembre 1886

La Correspondance du CANARD

Les profanes ne pourraient jamais se figurer la correspondance étendue qui arrive chaque semaine au bureau de rédaction du *Canard*. Quelques unes de ces communications peuvent être insérées ; d'autres par suite du manque d'espace et..... de bon sens sont forcément rejetées au panier. J'ai sous les yeux une lettre émanant d'un travailleur en chantier, à Hull, qui se plaint amèrement de ce que le *Canard* n'ait publié jusqu'à présent que des histoires relatives à la haute classe de Montréal. Merçi, travailleur mon ami, pour les personnalités que le *Canard* larde quelquefois de coups de bec. Votre éloge indirect sera un baume pour les blessures que nous avons pu faire quelquefois à leur amour propre. Je suis persuadé que si vous voulez faire connaître votre adresse, elles vous feront obtenir une médaille de sauvetage de la société protectrice des animaux.

Mais la lettre ne s'arrête pas là et notre correspondant mystérieux nous raconte ensuite deux ou trois historiettes qui, dit-il, sont les délices des vieillards du chantier, et feront celles des lecteurs du *Canard*.

Ma foi, le brave homme ne doute de rien et j'aurais du remords tout ma vie si je ne servais à mes lecteurs, ce plat savoureux, délicat, qui a excité tant d'enthousiasme autour du feu du chantier.

Seulement, aimable correspondant, je ne réponds pas d'amuser tout le monde et si quelques personnes ne sont pas assez fines pour comprendre tout l'esprit qu'il peut y avoir dans vos histoires, je ne m'en tiens pas responsable.

Ceci dit, je reproduis, sans changer un iota au style de notre bucheur :

Un Français nouvellement arrivé de France, était employé dans un chantier. Son ouvrage était de couper les chemins avec deux ou trois autres compagnons. Un jour, dans l'hiver, (le temps était à la pluie,) un Pique-bois, picochait une arbre et tournoyait autour. Le Français le regardait faire, sans comprendre ce qu'il voulait. Il interrogeait du regard ses compagnons qui se contentaient de jeter un coup d'œil sur l'oiseau. Enfin, à bout de patience, le français s'écria : M. d. D., ce pays est-il froid, jusqu'aux oiseaux qui se frappent la tête contre les arbres pour se réchauffer !!!

Et voilà ! Il est évident que le Français ne faisait que d'arriver, sans quoi il se serait contenté de couper les chemins et n'aurait pas aussi facilement coupé dans le pont.

Une autre : Deux Irlandais, le père et le fils visitaient des terres nouvelles. Après avoir beaucoup marché, le soir arrive, et étant très fatigués, il fallait camper, mais ils avaient compté sans les maringouins et les brûlots qui les incommodaient beaucoup ; ils allument un feu, espérant ainsi se débarrasser de ces hôtes si incommodes, mais, inutile, les maringouins et les brûlots veulent quand-même souper de leurs personnes. Ils se décident à se coucher après avoir eu soin de fermer toutes les issues, ils se couvrent pardessus la tête avec leurs couvertes, bien convaincus, cette fois d'en être tout-à-fait débarrassés. Mais les mouches-à-feu se mettent de la partie, découvrent une issue et pénètrent dans la tente suivies de toutes une armée de maringouins et de brûlots qui viennent finir leur souper. Nos visiteurs qui entendent les mêmes sons de voix de tout-à l'heure et voyant cette lumière instantanée, se lèvent en godaillant le pays et tous ses habitants aillés ; "Pat, levons nous, c'est inutile de se cacher, elles viennent avec des fanoux et des lanternes."

Et de deux ! Il y a encore une troisième historiette relative à un irlandais, à un crapaud et à un marais, mais comme j'en'ai pu paryenir à la comprendre après l'avoir étudiée consciencieusement pendant plusieurs heures, je la garde pour la publier le jour ou nous reprendrons nos concours d'esprit et ou nous poserons des devinettes.

Vous voyez, lecteurs, que si nous ne vous donnons pas chaque semaine des histoires drôles et qui feraient le bonheur de tous les gens d'esprit, ce n'est pas faute d'y être aidés.

La seconde communication qui me tombe sous la main, émane d'un naturolog de Sault au Récollet, qui signe Silvia. C'est l'ineptie la plus inepte qu'il soit possible d'imaginer. Silvia, Silvia mon pauvre garçon, si aussi bien vous vous appelez Silvio (Pellée) je croirais qu'une araignée, devenue très familière par le dressage, vous est montée dans le plafond.

La 3<sup>ème</sup> est une perle et nous la reproduisons ici. C'est un discours prononcé à l'occasion du mariage de sa sœur par un collégien en vacances, à Québec. Oyez et rêvez :

Monsieur et Madame la mariée,

Mesdames et Messieurs

Dès le matin avant l'aurore tous, tant que nous sommes ici présent, nous rêvions l'accomplissement d'une bien noble mission. En effet avertis de l'alliance qui allait se contracter entre deux personnes qui se sont jurées une éternelle amitié, nous songions à venir leur présenter nos sincères félicitations et leur faire les plus heureux souhaits que notre cœur n'ait jamais formés. Mais que dis-je ? sommes nous les seuls qui aient déjà formés de tels projets ? non, Messieurs, toute la nature a voulu honorer les deux héros du jour, car à peine la nuit obscure avait-elle laissé tomber son voile épais qui dérober à nos regards le brillant éclat de la lumière, que le soleil se levait tout radieux dans son palais doré, on aurait dit que l'Orient était tout en feu. Et qu'avons nous fait lorsque nous avons vu tout animé dans la nature ? Rien de plus pressé pour nous que de faire notre toilette des Dimanches, chemises fines, cols, cravates, pour les uns ; jupons brodés, robes garnies en satin pour les autres, rien n'y manquait. Mais il nous restait à remplir ce qu'il y a de plus noble dans de telles circonstances, d'accompagner ces dignes personnages au temple du vrai Dieu où ils devaient s'unir à jamais pour ne devenir qu'une même chair et le sang qui coule dans leurs veines aussi est le même et voilà que toutes ces choses se sont accomplies. Permettez moi maintenant, Messieurs, de vous poser une question sur cette seconde partie que je viens de traiter ; N'avez vous pas été frappé lorsque le ministre de Jesus-Christ a prononcé ces paroles : je vous unis par les liens du mariage. Pour moi je n'ai pu m'empêcher de porter ma pensée vers les siècles antérieurs, je me suis un instant représenté dans le temple, le plus digne mariage après celui d'Adam et d'Eve, c'est celui de la Sainte Vierge et de Saint Joseph, illustre patron du Canada. Certainement, Messieurs, il est impossible de comparer les héros de ce jour avec ceux d'alors, car ces derniers sont incomparables, mais le but que ce sont proposés ceux qui se sont unis doit être le même : celui d'honorer Dieu en toutes choses. Dieu avait choisi la Vierge immaculée pour être la mère de celui qui devait sauver le monde et Saint Joseph pour être son père nourricier, vous aussi, mariés dignes de notre affection, Dieu vous a confié une mission, et je ne crains pas de vous dire que toutes les personnes ici présentes s'unissent à moi pour vous faire les mêmes souhaits. Oui, nous vous souhaitons du bonheur et de la prospérité, de vivre en véritables chrétiens et si Dieu se sert de vous pour être les auteurs de quelques petits créatures, nous vous souhaitons de les conserver dans l'innocence et de les lui rendre aussi pures qu'elle étaient après leur baptême. Enfin nous vous souhaitons d'endurer avec patience toutes les contrariétés de la vie, vous souvenant que Dieu est l'auteur de tout ce qui arrive et que votre récompense est là haut. En un mot prospérité et postérité.

Jeune collégien, vous êtes précoc ! Si l'on vous pressait le nez, il en sortirait encore du lait et cependant vous vous piquez de faire une dissertation sur le mariage, dédié aux futurs auteurs de quelques petites créatures. Le mariage d'Adam aussi est charmant et vous mériteriez un brevet d'invention pour avoir trouvé celle-là.

Enfin et pour finir, nous accordons sa demande à un de nos lecteurs de Ste-Gunégonde, qui nous demande "un tou petit coin dans notre journal, pour faire rigoler le lecteur de notre papier. Ce monsieur signe: un scio O revoir, ce qui signifie je suppose : ainsi au revoir. Voici le corps du délit :

Montréal 13 Septembre 1885

Monsieur le rédacteur du K. Ngr.

J'ai été vrdman pénè l'ôte jour d'entande la converresation suis vante antre deu de mé confraire à ste Gunégonde.

— Lin disait : sait-tue qu'elle ait l'ané qui a t été la plr tarible ?

Réponse— non. —Dit donc (Didon). Muis l'au collique (mélancolique) Horrible naisse pas !!!

L'ôte osito de dire quel é le mo le plu long que tue connaisse.

—Sais pa. —Emilien. —Comprends pas. —Parcequ'entre E et ein il y a un mille.

Ouf. Voilà la correspondance dépouillée !! Vous étonnerez vous après cela, lecteurs, que l'on ne fasse pas de vieux os à la rédaction du *Canard*. ???

LES CONVOCATIONS D'ELECTEURS

Une indiscretion d'un jeune b'eu, ayant des accointances avec les ministres de Québec, nous met à même d'annoncer une grande nouvelle à nos lecteurs.

Les conservateurs, qui en général, tiennent à leurs lois caduques comme un vieux beau à ses derniers cheveux, vont réviser l'un des articles du règlement en temps d'élections.

Tout le monde sait que jusqu'à présent, les convocations d'électeurs étaient affichées et maintenues sur les clôtures à l'aide d'une broquette, clouée à chaque coin. Cela ne suffit plus aux officiers rapporteurs pondards actuels, qui tiennent à annoncer le moins possible le jour de la votation, afin de ne pas permettre à ces affreux nationaux d'aller déposer leur bulletin.

Il est vrai qu'avec la broquette, les convocations ne restaient affichées que tout au plus, une demi-journée. Le papier est le plus mince possible et le plus léger aquilon ou le moindre brouillard, changeaient l'affiche en cerf-volant ou en pâte molle, mais cette demi-journée encore était trop longue. Il est grandement question de réviser l'article ordonnant l'affichage par broquettes, pour le remplacer par un autre, qui décidera l'affichage au moyen de 4 pains à cacheter. De cette manière au moins, par les temps humides que nous traversons, les avis seront aussitôt enlevés que placés.

COUACS

—Eh ! bien, cher ami, comment va ta belle-mère ?

Le cher ami, d'un air piteux :

—Sauvée, mon cher, elle est sauvée. Et, pourtant, j'avais appelé à son chevet les trois médecins les plus... terribles !

—Antrefois, on pouvait sûrement interviewer un Anglais de cette sorte :

—D'où êtes-vous ?

—De la Angieterro.

—Où habitez vous ?

—Partout ailleurs.

Il se forme actuellement, dans le Royaume Désuni, une croisade, dans le but de faire rester chez eux les fils d'Albion. Il ne doit y avoir, d'après les promoteurs de cette ligue, que des produits anglais et des habitants anglais sur la sol britannique : il serait inusé, disent-ils, de ne pas acheter à Londres pour soixante centimes un saucis de Francfort. et d'aller dépenser dix mille francs en Allemagne.

—Quelques jolis noms de conseillers municipaux dans le Progrès, journal de Pondichéry :

M. Deureissamypoullé.

Chanemougavâyoudamodelliar.

C. Sadassivachettiar.

M. Séchassalachettiar.

—Monsieur est d'une avrince provinciale. Sa femme lui dit :

—Mon ami, il serait temps de songer à l'éducation de Jules.

—Cela est trop cher.

—Tu ne connais pas un école bon marché ?

—Si !

—Laquelle ?

—Celle de l'advorité !

—Dans les montagnes :

Le guide à un touriste :

—Oh ! monsieur ; vous pouvez monter sans crainte ce mulet... S'il dégingolait dans un précipice, ça m'étonnerait beaucoup, vu que ça ne lui est encore jamais arrivé !..

—Bon petit cœur :

—Maman empêche donc Totor de tuer la mouche qui est là sur la vitre.

—Pourquoi ça ?

—C'est parce que je voudrais la tuer moi-même.

—Après la célébration du mariage.

Un ami de la famille prend à part le père de la jeune mariée et lui demande, sans orner gare :

—Vous ignorez donc que votre gendre est un homme taré, perdu de dettes ?

—Hein ! vous croyez ?

—J'en suis sûr... il n'a pris votre fille que pour payer ses créanciers avec sa dot.

—Et vous ne m'avez pas prévenu avant !..

—Pas si bête : il me doit plus de vingt mille francs !

—Après la célébration du mariage.

Un ami de la famille prend à part le père de la jeune mariée et lui demande, sans orner gare :

—Vous ignorez donc que votre gendre est un homme taré, perdu de dettes ?

—Hein ! vous croyez ?

—J'en suis sûr... il n'a pris votre fille que pour payer ses créanciers avec sa dot.

—Et vous ne m'avez pas prévenu avant !..

—Pas si bête : il me doit plus de vingt mille francs !

—Après la célébration du mariage.

Un ami de la famille prend à part le père de la jeune mariée et lui demande, sans orner gare :

—Vous ignorez donc que votre gendre est un homme taré, perdu de dettes ?

—Hein ! vous croyez ?

—J'en suis sûr... il n'a pris votre fille que pour payer ses créanciers avec sa dot.

—Et vous ne m'avez pas prévenu avant !..

—Pas si bête : il me doit plus de vingt mille francs !

—Après la célébration du mariage.

Un ami de la famille prend à part le père de la jeune mariée et lui demande, sans orner gare :

—Vous ignorez donc que votre gendre est un homme taré, perdu de dettes ?

—Hein ! vous croyez ?

—J'en suis sûr... il n'a pris votre fille que pour payer ses créanciers avec sa dot.

—Et vous ne m'avez pas prévenu avant !..

—Pas si bête : il me doit plus de vingt mille francs !

—Après la célébration du mariage.

Un ami de la famille prend à part le père de la jeune mariée et lui demande, sans orner gare :

—Vous ignorez donc que votre gendre est un homme taré, perdu de dettes ?

—Hein ! vous croyez ?

—J'en suis sûr... il n'a pris votre fille que pour payer ses créanciers avec sa dot.

—Et vous ne m'avez pas prévenu avant !..

—Pas si bête : il me doit plus de vingt mille francs !

—Après la célébration du mariage.

Un ami de la famille prend à part le père de la jeune mariée et lui demande, sans orner gare :

—Vous ignorez donc que votre gendre est un homme taré, perdu de dettes ?

—Hein ! vous croyez ?

—J'en suis sûr... il n'a pris votre fille que pour payer ses créanciers avec sa dot.

—Et vous ne m'avez pas prévenu avant !..

—Pas si bête : il me doit plus de vingt mille francs !

—A propos de M. Chevreul. On parle de longévité.

—J'ai connu à Marseille, affirme Guibollard, un jeune homme qui, dès sa première jeunesse, fut condamné par les médecins. Il mourut l'an passé, après une longue agonie de quatre-vingt-dix-sept ans !